

— C'est vrai, murmura Fernand. Mais monseigneur, la foudroyante nouvelle que renfermait pour moi cette lettre que le commissionnaire m'apportait a fort bien pu me faire perdre la tête... Peut-être M. de Beaupréau avait-il laissé la caisse ouverte... Tout ce que je sais, c'est que je suis innocent.

L'accusé de Fernand était si vrai, si convaincu, qu'à tout prendre on pouvait supporter que sa mémoire lui faisait défaut.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, malgré ces contradictions, la lettre que je tiens dans les mains ne me laisse plus aucun doute sur votre innocence ; je vais vous faire mettre en liberté...

Fernand jeta un cri de joie et se laissa tomber défaillant sur un siège...

Il était libre, on le déclarait innocent !

Une heure plus tard, Fernand Rocher se présentait à l'hôtel de Kergaz.

Armand, Baccarat et Léon Rolland s'y trouvaient réunis, et leur étonnement fut au comble à la vue du jeune homme.

Comment était-il libre ? par quels moyens avait-il prouvé son innocence ?

C'était à n'y rien comprendre.

Mais lorsque Fernand eut résumé la substance de la prétendue lettre écrite par Colar ; quand M. de Kergaz sut que le cadavre de ce dernier avait été retrouvé dans la cave du cabaret, et que le sautibanche Nicolo était accusé de cet assassinat alors un grand jour se fit dans son esprit :

— Encore Andrea ! murmura-t-il.

Et les cheveux du comte de hérissèrent à la pensée que peut-être, à cette heure, puisque Fernand était libre, le baronnet sir Williams était l'époux d'Hermine.

— Et Bastien qui ne m'écrit pas ! murmura-t-il. Voici trois jours que j'attends de ses nouvelles... et rien !

Tout à coup, une porte s'ouvrit, un homme entra.

À la vue de cet homme, qui était vêtu comme un paysan breton et portait simplement une petite casquette verte à galon d'argent, au lieu du large chapeau, Armand s'écria :

— Ah ! voilà des nouvelles de Bretagne. Voici mon garde-chasse de Kerloven.

Le garde-chasse était couvert de boue : il était venu à cheval et à franc étrier.

— Monsieur le comte, dit-il, je vous apporte une mauvaise nouvelle : M. Bastien est mort.

— Mort ! Bastien est mort ! exclama le comte frappé de stupeur.

— Oui, monsieur, il y a cinq jours.

Et le garde-chasse raconta que, le soir du meurtre, Bastien était sorti à pied, avec le vieux Jérôme l'idiote, et qu'il n'avait point reparu.

On les avait attendus longtemps, toute la nuit, toute la journée du lendemain et la nuit suivante.

Ils n'avaient point reparu...

Mais, deux jours après, la mer avait roulé un cadavre sur la plage, celui de Bastien.

Et, chose surprenante peut-être, le corps du cheval, précipité avec lui dans l'abîme, avait sans doute été entraîné par un autre courant, et on ne l'avait pas retrouvé ; de telle sorte que la seule preuve du crime de sir Williams avait disparu.

Mais Armand ne s'y trompa point ; il devina que l'infâme Andrea triomphait une fois encore, et demanda des chevaux de poste.

— En Bretagne ! s'écria-t-il, s'adressant à Fernand, nous allons en Bretagne, et Dieu veuille que nous arrivions à temps !

LVI

La mise en liberté de Fernand Rocher n'avait pu s'opérer que trois ou quatre jours après la découverte du cadavre de Colar, et de cette lettre qui proclamait son innocence. Colar, avait donc donné le temps à sir Williams de partir sur-le-champ

et de retourner en Bretagne, bien avant que le comte de Kergaz eût appris la mort de Bastien.

Le baronnet arriva un soir, à la nuit tombante, chez le chevalier de Lacy, au moment même où le vieux gentilhomme revenait de la chasse. M. de Lacy était à moitié dans les confidences de sir Williams.

Il savait que le baronnet était parti pour Paris dans le but de sauver Fernand et d'obtenir ainsi la main d'Hermine.

— Eh bien ! demanda le vieux Broton avec vivacité en voyant entrer sir Williams.

— Eh bien ! répondit-il, c'est fait.

— Vous l'avez sauvé ?

Complètement.

— Il n'était donc pas coupable ?

— Au contraire, mon cher chevalier.

— Alors, comment avez-vous pu ?... Comment avez-vous fait ?

— Ah ! dit le baronnet avec calme, cela m'a coûté cent mille francs.

Le chevalier ne put s'empêcher de regarder avec admiration cet homme qui dépensait cent mille francs dans le seul but de plaire à la femme qu'il aimait.

— Mais enfin, insista-t-il, est-ce donc un secret ?

— Non, certes, et voici ce que j'ai fait.

— Voyons ? dit le chevalier.

— Fernand Rocher était ou n'était pas coupable.

— Ceci est évident, dit le chevalier.

— S'il n'était pas, il fallait trouver le voleur ; s'il l'était, on ne pouvait le sauver qu'en prouvant qu'il était innocent.

— Rien de plus juste. Eh bien ?

— Mais la justice, en France surtout, poursuit le baronnet est ce qu'il y a de moins poétique au monde ; elle procède mathématiquement et ne croit qu'aux preuves matérielles.

— Bon ! dit le chevalier, je vous vois venir.

— Fernand était coupable, ceci est incontestable. Donc, pour prouver le contraire, il fallait trouver un homme qui consentit à s'avouer l'auteur du vol.

— Et vous l'avez trouvé ?

— Oui, dit impudemment sir Williams.

— Moyennant cent mille francs ?

— Comme vous le dites. Mais ces cent mille francs-là ne lui ont pas porté bonheur...

— Comment cela ? fit le chevalier étonné.

— Ah ! vous allez voir... C'est une histoire qui tient du roman. L'homme que j'avais trouvé se nommait Colar ; c'était un forçat évadé qui tirait le diable par la queue et se cachait de son mieux. Un moment vint où sa position ne fut plus tenable ; la police était sur ses traces, il allait être repris au premier jour. Ce fut dans ces circonstances que je le rencontrai. Il consentit à écrire une lettre qu'il signerait et adresserait à une prétendue maîtresse à Londres ; puis il m'amena un complice, un voleur devenu cabaretier, et une petite comédie fut montée. Colar devait louer un garni chez le cabaretier ; celui-ci le dénoncerait, la police arriverait, ne trouverait point Colar, qui, depuis quelques heures, serait sur la route d'Amérique avec les cent mille francs ; mais elle trouverait des lettres, et, parmi elles, celle qu'il adressait à Londres et dans laquelle il se vantait du vol du portefeuille, attribué à Fernand Rocher.

— Tiens, s'écria le chevalier émerveillé, mais c'était fort ingénieux, tout cela.

— Assez, répondit Williams d'un ton modeste.

Et l'on a trouvé la lettre ?

— Ah ! mieux que cela... dit le baronnet, on a trouvé Colar.

— Mais alors ? a-t-il nié ?

— Non, il était... acheva froidement le baronnet. Le cabaretier l'avait assassiné pour s'approprier les cent mille francs...

— Et la lettre ?